

## LOGIQUE INTELLECTUELLE, LOGIQUE EMPIRIQUE, LOGIQUE SCIENTIFIQUE

Tenter de circonscrire les formes de la logique (intellectuelle, empirique, scientifique) ne nous donne pas d'elle une définition. Sans doute les philosophes, notamment Cournot<sup>1</sup>, ont-ils apporté sur ces formes de la logique plus que nous n'en pouvons dire. N'étant pas philosophe, nous nous bornerons à chercher une définition de la logique en sciences humaines et sociales (sociologie, ethnologie, histoire, psychologie). La définition que nous proposons de la logique déborde largement les limites de ces sciences, mais leur demeure néanmoins, nous semble-t-il, intrinsèque. En effet on peut dire que la logique se caractérise soit comme causale, soit comme dialectique, soit comme inconsciente. Causale en ce sens que, s'il y a A il y a B. Dialectique soit à la manière de Socrate-Platon arrachant par ses questions des réponses argumentées à son «adversaire», puis les lui renvoyant sous la forme de nouvelles questions, pour aboutir à une conclusion provisoire, soit à la manière de Hegel (analyse, synthèse, dépassement), soit, plus modestement, en problématisant une abstraction ou un phénomène et en tentant de répondre à cette problématisation (la dissertation philosophique ou littéraire si l'on veut). Enfin, logique inconsciente comme l'a montrée Freud dans *L'interprétation des rêves*<sup>2</sup>: substitution, métaphore, métonymie (prendre la partie pour le tout), etc.

Selon nous, ces caractéristiques définissent la logique. Elle lui donne ses limites et son amplitude. Mais elle n'ont de sens que par des formes de la logique repérables explicitement : celle intellectuelle, celle empirique, celle scientifique. La forme intellectuelle de la logique suppose toujours un certain degré d'abstraction et l'apparition du concept (que nous distinguons de la conceptualisation) : si je dis table, j'utilise un concept qui me permet éventuellement de fabriquer une table. Mais la fabrication de la table obéit à une logique empirique qui, si elle requiert le concept de table, ne s'enferme pas dans ce concept : les outils du menuisier, sa manière de faire feront partie d'une logique spécifique, précisément la logique empirique.

La logique scientifique n'est pas «supérieure», contrairement à ce que laissait entendre Léon Brunschvicg<sup>3</sup>, aux autres formes de la logique. «Elle vaut mieux qu'elle» disait-il en comparant les deux formes de logique (empirique et scientifique) et en privilégiant la seconde. La «supériorité» affirmée de la science nous semble un leurre, ce qui ne diminue pas la nécessité de faire de la science. Mais la science et la logique scientifique ne subsisteraient pas longtemps sans logique intellectuelle et sans logique empirique. Elle suppose un «terrain» quel qu'il soit (documentaire ou concret), une conceptualisation, une problématique, des hypothèses, la compréhension et l'explication, cela à partir d'un objet choisi inconsciemment et consciemment

---

1 A.-A. Cournot, *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*, Paris, Hachette, 1861

2 S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1926

3 L. Brunschvicg, *L'expérience humaine et la causalité physique*, Paris, Alcan, 1922

par le ou les chercheurs. Ce que n'exigent pas au même degré les autres formes de la logique.

(Les champs disciplinaires couverts par les développement qui vont suivre sont ceux de la sociologie, de l'anthropologie, de l'histoire, de la philosophie, de la psychologie. Plus modestement, notre travail se veut une épistémologie qui, dans les sciences sociales, articule trois pôles : les statistiques et les données construites, la sociologie (et un peu la philosophie) et la conceptualisation, l'histoire et les causalités dynamiques. )

Cet article se veut quelque peu scientifique. Ayant ainsi choisi notre objet : la logique, l'ayant conceptualisé, puis problématisé, nous avançons ici une (des) hypothèse(s) sur lesquelles nous ne pouvons apporter, par la compréhension et l'explication, qu'un commencement de démonstration.

Selon nous, il n'y a pas de logique empirique sans logique intellectuelle, les deux formes de logique impliquant causalité, dialectique et inconscient. Mais la logique intellectuelle peut «fonctionner», elle, avec très peu de logique empirique et cela avec les trois caractéristiques précitées. La logique scientifique suppose la rupture épistémologique, c'est-à-dire l'approche du terrain, sa mise à distance et la production de concepts, d'une problématique et d'hypothèses à démontrer.

Quel est, dans ces formes de la logique, le statut de la vérité ?

La logique empirique peut produire des vérités d'intuition, de sentiment et d'expérience, comme chacun le sait, cela grâce, souvent, à son implication avec la logique intellectuelle. Cette dernière produit, lorsqu'elle fonctionne quasiment en solo, des vérités approchées, jamais définitives, à condition d'échapper suffisamment à l'empirique. Enfin la logique scientifique doit, autant qu'elle le peut, s'appuyer sur la formulation d'hypothèses, tenter de les montrer vraies (de les démontrer), à condition d'admettre que ces vérités peuvent toujours être questionnées.

Nous abordons le rapport entre logique intellectuelle et logique empirique, puis nous tentons d'analyser le «fonctionnement» de la logique intellectuelle avec très peu de logique empirique, pour en venir enfin à la logique scientifique. Nous essaierons, autant qu'il sera possible, de faire apparaître dans les formes de la logique ses caractéristiques : causale, dialectique, inconsciente.

## LOGIQUE INTELLECTUELLE ET LOGIQUE EMPIRIQUE

De fait, la logique empirique est la première qui s'impose dans la vie courante aussi bien que dans les sciences notamment humaines et sociales. Mais, à moins de s'en tenir à un empirisme strict, il paraît difficile d'imaginer une logique empirique qui ne s'intellectualise pas quelque peu, surtout dans la recherche scientifique. L'empirisme peut donner l'illusion d'avoir découvert l'essentiel de la vérité. L'empirisme clinique (l'expression est de nous) montre que cette découverte de la vérité exige une autre démarche et peut aller jusqu'à aborder l'inconscient des phénomènes

((La causalité n'est pas toujours au premier plan dans les recherches empiriques en sciences humaines ; lorsqu'elle est mise en jeu, elle exige toujours un approfondissement par la logique intellectuelle, voire par la logique scientifique.)).

### *La seule recherche de la causalité : l'empirisme*

Ce qui nous paraît caractériser ce qu'on appelle l'empirisme (et non l'empirique) au sens strict, c'est la seule recherche de la causalité. Reconnaissons que, dans la vie courante, cette recherche se suffit souvent à elle-même. C'est bien par une recherche de causalité que je résous tel problème qui se pose à moi, par exemple le fait que ma voiture ne roule pas. Est-ce par manque d'essence ? Par un incident mécanique ? etc. On le sait, dans les rapports sociaux, il est impossible de s'en tenir à une telle causalité. Chacun est conscient de la complexité d'un rapport professionnel ou familial, complexité qui ne peut se réduire à une causalité pure et simple.

C'est pourtant ce qu'a tenté l'empirisme en sciences humaines (non l'empirisme logique beaucoup plus élaboré comme l'a montré Pierre Jacob <sup>4</sup>), mais cet empirisme qui consiste à mettre en interaction des phénomènes, à mesurer ces interactions à coup de statistiques et à en tirer des conclusions. Donnons un exemple : dans les années 1970, une étude sur les IUT (Instituts Universitaires techniques) montrait statistiquement que leur fréquentation était moindre que celle des filières classiques universitaires. Or les IUT forment à un métier, ce qui n'est pas le cas de la plupart des filières classiques universitaires. La conclusion de l'étude, causale, ramenait cette basse fréquentation des IUT à un effet pervers. Des étudiant(e)s ne comprenaient pas leur propre avantage, pour beaucoup d'entre eux (elles), à fréquenter les IUT.

On pourrait multiplier à l'infini les exemples de cet empirisme simplificateur qui a provoqué, en sociologie notamment, pendant longtemps, des dégâts. La croyance en la vertu des statistiques y contribuait largement. Celle-ci se manifeste toujours dans les sondages d'opinion, par exemple faits pour des personnages politiques. Six points de plus dans une cote de popularité sont considérés comme positifs, alors qu'ils ne signifient rien. Ce sont seulement les grands écarts qui peuvent être symptomatiques, ce qui ne leur donne pas pour autant signification et sens.

De la même façon, la manière d'expliquer les phénomènes économiques uniquement par le recours à d'autres phénomènes économiques, en négligeant les aspects politiques, sociaux, culturels, subjectifs, etc. de n'importe quel phénomène économique, rend incompréhensible ce qu'on appelle les crises. Que l'on tienne compte d'une certaine autonomisation de l'économie et de l'économique, convenons-en. Cela ne permet pas, pour autant, de réduire les analyses en économie à des causalités prétendument évidentes (pour certains économistes).

### *L'empirisme clinique*

Il ne s'agit pas d'une nouvelle phase de l'empirisme, mais d'un empirisme à valeur scientifique, né, à notre avis, de l'empirisme logique, celui de Popper ou de Wittgenstein.<sup>5</sup> Ce qui le distingue radicalement de l'empirisme strict (purement causal), c'est

4 P. Jacob, *L'empirisme logique*, Paris, Editions de Minuit, 1980

5 K. Popper, *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1973

que la logique intellectuelle y prend beaucoup plus de place. Bien sûr, la causalité est inhérente à la logique intellectuelle, mais elle ne lui suffit pas. Or, dans l'empirisme clinique, ce n'est pas seulement la causalité qui est présente, mais la dialectique avec ses figures (contiguïté, opposition, implication, polarisation, réciprocité des perspectives) telles que les a repensées Gurvitch<sup>6</sup> et c'est aussi, au gré du chercheur qui peut pousser son investigation jusque là, la logique de l'inconscient (substitution, métaphorisation, métonymie, etc)

Mais c'est le mot clinique qu'il faut expliquer. Pourquoi clinique ? Pour notre part, nous employons plus souvent le mot critique qui veut dire la même chose, c'est-à-dire analyse approfondie. Lorsque l'empirisme clinique choisit un phénomène, soit au niveau documentaire, soit à celui du terrain, il ne se contente pas d'en rechercher les causes par des interactions postulées, il fait intervenir les figures de la dialectique et parvient ainsi à le déconstruire, pour mieux le reconstituer.

Actuellement, c'est l'empirisme clinique qui domine, à notre avis, en sciences humaines et sociales. On en trouve de multiples exemples - presque toutes les recherches en sont marquées - en sociologie, en ethnologie, voire en histoire. Le propre de l'empirisme clinique est d'aller, par la démarche dialectique, jusqu'à une première conceptualisation, le plus souvent notionnelle (on devrait l'appeler notionnalisation). Mais l'empiriste clinique s'arrête là. Il ne fait guère référence à une ou des théories déjà là, pour éclairer sa notionnalisation. Non qu'il la(les) refuse, mais il ne peut pas aller plus loin. Sa mise à distance du terrain documentaire ou concret ne lui permet pas d'imaginer plus qu'une notionnalisation à allure conceptuelle.

Ce n'est pas, de notre part, une critique adressée à l'empirisme clinique, c'est un choix du chercheur qui sait que cela met une limite à la scientificité de sa démarche. Par exemple, la notion à allure de concept qu'est «l'arraisonnement des femmes» - le concept est par ailleurs chez Heidegger, mais avec un autre sens - sert de limite à une analyse, au demeurant nouvelle et pénétrante, de l'idéologie sexiste. Ou, autre exemple, une analyse d'un phénomène anthropologique se donne comme limite un concept, défini en fait comme une notion, celui de politique (au sens du politique), où la domination au sens négatif du terme prédomine.

### *La part de l'inconscient*

L'empirisme clinique peut ouvrir la voie à une prolongation de la recherche du côté de l'inconscient. Déjà l'empirisme dans la vie courante et celui prétendument scientifique (l'empirisme purement causal) ne peuvent totalement l'exclure. Il réapparaît ici et là, brisant la rigueur des interactions, le poids des statistiques. Dans l'empirisme clinique, il peut ou non prolonger la recherche. Par exemple, N.C. Mathieu, dans ses textes<sup>7</sup>, va jusqu'à la limite où l'inconscient peut être analysé, mais ne franchit pas

---

6 G. Gurvitch, *Dialectique et sociologie*, Paris, PUF, 1972

7 N.C. Mathieu (sous la direction de), *L'arraisonnement des femmes*, Paris, Edition de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes en sciences sociales, 1985. (L'arraisonnement signifie ici que les femmes sont rivées par

cette limite. S'en tenant à l'idéologie sexiste et machiste, plus largement aux rapports de sexe et au genre, elle a, semble-t-il, préféré arrêter sa recherche au niveau où elle lui apparaissait le plus efficace pour l'action. Mais ses travaux et ceux des féministes en général qui, très souvent, utilisent ce que nous avons appelé l'empirisme clinique iront nécessairement plus loin, un jour, et conceptualiseront au mieux non seulement ce qu'ils ont découvert dans le concret, mais aussi dans l'inconscient (social et individuel).

C'est plutôt du côté de Roland Barthes<sup>8</sup> qu'il faut aller chercher une approche de l'inconscient qui fasse droit à sa logique propre. En distinguant la dénotation (qui relève de la signification) de la connotation qui renvoie au sens, Barthes nous permet, sur du matériau déjà inventorié et analysé par l'empirisme clinique (ou par la seule utilisation de la logique scientifique) et sur des résultats obtenus, d'appliquer une grille qui fait ressortir, par la place du sujet, celle du complément, le temps des verbes, etc. - en mettant de côté la signification des textes - le sens qu'ils peuvent produire. Il va de soi qu'il n'est pas indifférent, dans cinquante textes de presse, de trouver le pouvoir en sujet et les classes, les catégories sociales et les individus en complément. On est renvoyé alors à une notionnalisation à allure conceptuelle, à des notions allant vers le concept, qui viennent compléter les premières notionnalisations à allure conceptuelle obtenues en analyse contextuelle (c'est-à-dire en tenant compte de la signification).

On le voit, la logique empirique à base de causalité, si elle veut devenir scientifique, doit au moins s'adjoindre la dialectique. La valeur d'une argumentation, dans l'empirisme clinique, et encore plus lorsque la logique scientifique est seule mise en cause, dépend non seulement du fait social, culturel, historique tel qu'il est analysé, en mettant en jeu une certaine dose de causalité (autrement dit de logique empirique), mais aussi d'une logique intellectuelle qui, déconstruisant le fait, en montre les lignes de fuite, les inachèvements, éclaire quelque peu son opacité. Plus encore apparaît-il dans sa complexité - si l'on se borne à l'empirisme clinique -, quand des procédures atteignant la logique de l'inconscient sont utilisées.

## LA LOGIQUE INTELLECTUELLE AVEC TRES PEU DE LOGIQUE EMPIRIQUE

Dire que la logique intellectuelle «fonctionne» sans logique empirique est sans doute exagéré. Même en philosophie pure, il y a toujours un minimum d'expérience - celle du philosophe - qui intervient dans la mise en place et en oeuvre de cette logique. Mais il n'en reste pas moins que la logique intellectuelle peut être un travail sur les concepts, leur articulation, leur rapport de cause à effet et surtout leurs rapports dialectiques.

### *La conceptualisation*

---

les hommes à un monde phallo-centrique auquel elles tentent d'échapper. )

8 R.Barthes, *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985

C'est peut-être à ce niveau qu'intervient toujours l'expérience. Son rôle peut être bref. En effet, produire des concepts ou les reprendre de théories déjà faites exige une rupture avec l'expérience de chacun - une rupture concrète - sans laquelle les concepts n'apparaîtraient pas. Il est évident que, si on lit Fichte ou Hegel, c'est le mouvement des concepts, leur articulation qui importent. C'est tout aussi vrai en sociologie, en histoire, en droit ou en psychologie. En psychologie, Piaget<sup>9</sup> en fut conscient quand il rédigea son épistémologie. Mais on peut penser que Durkheim l'était tout autant lorsqu'il écrivit *Les règles de la méthode sociologique*<sup>10</sup>. Construire un fait social, ce n'est pas faire de l'empirisme, ni même de l'empirisme clinique. Cela exige un minimum de conceptualisation qui ne s'obtient que par rupture - nous y reviendrons - avec le premier donné.

Il va de soi que, lorsque Braudel s'efforce, dans *le Traité de sociologie* de Gurvitch, de conceptualiser temps court et temps long, il s'écarte au maximum de son matériau historique, on peut même dire qu'il rompt avec lui.

Rappelons également qu'il existe une philosophie du droit qui, sans cesse, fait la théorie des productions juridiques des légistes et des juristes. Or cette théorie ne «colle» pas à la réalité juridique. Elle produit elle aussi des concepts articulés entre eux qui, pour les juristes (certains juristes), ouvrent des perspectives intellectuelles au renouvellement du droit.

Ce qui manque en sciences humaines, ce sont, sinon des théories, au moins des théorisations toujours questionnées par d'autres théorisations. Nous avons évoqué le concept de politique au sens du politique. Il n'est jamais questionné, même en première approche (sauf par Lefort et, plus récemment, Caillé). On le réduit au mieux à une domination oppressive qui s'exercerait dans la mondialisation. Bien souvent il est confondu avec la politique.

Le temps où Mauss tentait de saisir les rapports entre obligation, don, échange, etc. semble achevé. (Pourtant, les critiques produites par la logique intellectuelle permettent de mieux comprendre et de mieux conceptualiser les échanges socio-professionnels. Or, si l'on s'en tient à la grille des catégories socio-professionnelles de l'INSEE, il est bien évident que la totale absence de conceptualisation à leur égard nuit non seulement à la recherche empirique, mais à celle scientifique. Du coup, les sciences humaines en restent à des notions qui ne parviennent pas à passer au statut de concepts.

### *La causalité abstraite*

La logique intellectuelle, si elle concerne le travail de la réflexion en notionnalisant, en allant sur le chemin du concept, peut, lorsqu'elle s'écarte de la logique empirique, continuer ce travail de réflexion à coup de concepts. En principe, elle est amenée aussi à le faire dans la logique scientifique (comme nous le verrons). Le problème qui se pose alors au chercheur est celui du rapport entre les concepts. Or il serait pour le moins dangereux d'éliminer entre eux, dans la logique intellectuelle sans (ou avec très peu) de logique empirique, tout rapport de causalité. En effet, les oeuvres philo-

---

9 J. Piaget, *Introduction à l'épistémologie génétique*, Tome III: *La pensée biologique, la pensée psychologique et la pensée sociale*, Paris, PUF, 1950

10 E. Durkheim, *les Règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion, 1988

sophiques, mais aussi les théories sociologiques ou historiques ou psychologiques ou juridiques nous montrent qu'un concept peut être la «cause» d'un autre concept, plus même qu'un ensemble de concepts peut «causaliser» un autre ensemble de concepts. Le «Je pense, donc je suis» de Descartes en est, pour le premier cas, un exemple; Le donc déduit bien causalement l'être (l'existence ?) de la pensée, ou au moins fait savoir l'être parce qu'il y a la pensée. Le tiers étant Dieu qu'on oublie toujours, alors que, sans lui, chez Descartes, il n'y a ni pensée ni être. Encore une causalité abstraite !

Dans l'échange par don, il s'agit d'un ensemble de concepts. Le don apparaît bien comme la cause du recevoir. Si je ne donne pas, il n'y a pas recevoir. Mais le recevoir apparaît comme la cause du rendre. Si je ne rends pas, il n'y a pas échange, même s'il y a recevoir. La cause constante de l'échange est donc le don et le rendu. Le cycle conceptuel ne peut se concevoir sans cette causalité abstraite qui le commande<sup>11</sup>.

A l'école, on recherchait «les causes de la Révolution française». A vrai dire, personne ne les a jamais trouvées. Mais il est vrai qu'un complexus de circonstances, de représentations, de faits, de mythes a rendu la Révolution possible. Seule l'abstraction en histoire peut dégager ce type de causalité.

### *La dialectique*

La dialectique, dans la logique intellectuelle, ne refuse pas la causalité. On pourrait dire qu'elle l'englobe et, par ses figures, entraîne l'argumentation au delà de la recherche causale. Gurvitch disait, lorsque fut créée la Maison des Sciences de l'Homme, qu'il fallait mettre à son fronton : «Nul ne peut entrer ici s'il n'est bon dialecticien». On aurait pu lui demander : De quelle dialectique s'agit-il ? La sienne ? Ou celle des dialogues platoniciens ? Ou celle de Hegel (qu'il récusait) ?

Si l'on s'en tient aux sciences humaines, c'est bien, dans la théorie, la dialectique telle que la concevait Gurvitch qui semble la plus pertinente. On le sait, elle repère cinq figures : la contiguïté qui consiste à rechercher ce qui rapproche des concepts, l'opposition qui recherche ce qui les éloigne l'un de l'autre ou les uns des autres, l'implication qui montre ce qui peut les nouer l'un à l'autre, la réciprocité des perspectives qui les place en position d'échange possible, enfin une figure plus proprement gurvitchienne la polarisation qui va au delà de l'opposition et place deux ou plusieurs concepts en position de non rencontre, d'outre-champ pourrait-on dire, chaque concept ou ensemble de concepts ayant le sien.

Des oeuvres philosophiques répondent plus ou moins aux réquisits de la dialectique telle que la conçoit Gurvitch. Quant aux oeuvres de théorie sociologique ou historique, dans les meilleurs des cas, elles s'y conforment également à des degrés divers, comme on peut le constater dans *le Traité de Sociologie* de Gurvitch, en lisant le chapitre de Braudel<sup>12</sup>. Ou en lisant *Penser la Révolution française* de François Furet<sup>13</sup>. Oeuvres de réflexion théorique beaucoup plus que de recherche sociologique ou historique sur le terrain.

11 M. Mauss, *Essai sur le don*, in *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 1951.

12 F. Braudel, « *Histoire et sociologie* », in *Traité de sociologie*, publié sous la direction de G. Gurvitch, Paris, PUF, 1958

13 F. Furet, *Penser la Révolution française*, Gallimard, 1982 ( 2° éd.)

Un historien est parvenu à ajouter à la démarche dialectique la dimension de l'inconscient, mais dans des oeuvres qui sont à la fois de recherche historique et de réflexion théorique. Il s'agit d'Alain Corbin<sup>14</sup>. Mais, les tentatives, du côté de l'inconscient, de le dialectiser tout en tenant compte de sa propre logique demeurent rares en sciences humaines.

La logique intellectuelle a donc sa propre spécificité qui peut l'écarter de la logique empirique, celle de l'empirisme logique et de l'empirisme clinique. Mais il faut insister aussi sur le fait que, dans la vie courante, la logique intellectuelle est indispensable, notamment par le recours à la causalité abstraite. Les idées, la subjectivité, l'imaginaire quotidien ne relèvent pas entièrement de la logique empirique ou d'une alliance de la logique empirique avec celle intellectuelle. Démêler des sentiments, des affects individuels et collectifs (y compris ceux de soi-même) fait appel à la logique intellectuelle se spécifiant par rapport à la logique empirique.

### *(La place de l'«acteur»*

Nous n'utilisons guère le terme «acteur» qui a été remis en cours par Touraine dans les années 80 (*Le Retour de l'acteur*). Peut-être parce que le terme «théâtralise» ce qui nous paraît, chez les individus et les groupes, chez les individus en groupes, un «mêlement» (comme dirait Mauss) de singularités par les combinatoires inconscientes et d'éléments sociaux puisés dans la ou les sociétés où vit l'individu ou le groupe. Nous préférons, pour notre part, parler de sujet en ce qui concerne les singularités individuelles, et d'individu social pour cette part de l'individu qui puise dans les rapports sociaux et les sociétés. Et parler de sujet-individu social, en sachant que la singularité sous la forme d'une combinatoire irréductible à toute autre est faite de composants sociaux : père, mère, etc. Le sujet-individu social est toujours dans une histoire où il naît et dans son histoire qu'il fait à partir de rapports socio-historiques qui contribuent à le faire. Le sujet-individu social est l'objet de recherche (ou au moins une part de l'objet de recherche) du chercheur en sciences humaines (par les entretiens, les questionnaires, les observations, etc.). Ce que le chercheur en sciences humaines et sociales veut connaître, quelle que soit sa discipline, c'est la manière dont le sujet-individu social se situe dans les processus sociaux spécifiques au phénomène étudié, aussi la manière dont il les appréhende et en tire motif pour penser et agir. )

### *(La place du chercheur en sciences humaines et sociales*

Ce dernier est lui-même un sujet-individu social positionné dans l'histoire (celle sociale et politique et la sienne). Comme tel, il est impliqué, qu'il le veuille ou non, dans son objet de recherche. Tout son travail va consister, non à se placer en surplomb par rapport à son objet de recherche et par rapport aux sujets-individus sociaux qu'il peut comporter, non à se faire le dieu de la réalité qu'il veut connaître, mais à s'écarter de son objet de recherche notamment par la rupture épistémologique, et aussi, dans l'empirisme clinique, par une démarche de distanciation, de mise à distance progressive vis à vis de lui. C'est particulièrement difficile dans ce qu'on



appelle la recherche-développement, comme le montre le livre de Laurent Vidal *Faire de l'anthropologie*<sup>15</sup>.

### *La dialectique entre sujet-individu social et chercheur*

Elle suppose, comme le montre notamment Vidal, l'absence de jugement de valeur de la part du chercheur, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il dénormativise totalement sa recherche, tout particulièrement lorsqu'elle doit mener à des applications (ce qui est le cas en recherche-développement). Mais plus encore elle exige l'empathie vis à vis de celui ou celle qui est interrogé, observé, c'est-à-dire une reconnaissance *ex abrupto* de sa singularité, mais aussi, si possible, une mise en connaissance de cette dernière (approche du subjectif) dans le groupe. Simultanément, elle requiert, nous l'avons dit, mais précisons ici : dès le terrain, une distance, une distanciation qui évite d'ajouter à l'implication du chercheur dans son objet de recherche ((inévitabile) une implication subjective disons personnalisée (camaraderie, amitié, amour) qui détruirait toute possibilité de rupture épistémologique ou d'écart progressif d'avec l'objet de recherche, c'est-à-dire d'avec le phénomène étudié.

Le «retour», si l'on peut dire, se produit à un double niveau : d'abord sur le terrain, par le fait que les entretiens, les questionnaires, etc. apportent réellement ou non des éléments de savoir et de connaissance (y compris au plan subjectif) et, ensuite, dans l'effet que la recherche produit sur le phénomène lui-même. Par exemple, des catégories socio-professionnelles (pas celles de l'INSEE) peuvent être réappropriées, au bout d'un certain temps, par les sujets-individus sociaux et contribuer à une transformation des dynamiques sociales que ces catégories avaient permis d'identifier.

### LA LOGIQUE SCIENTIFIQUE

Elle est connue depuis Bacon<sup>16</sup>, au moins dans ses prémisses. Elle a été perfectionnée par Claude Bernard<sup>17</sup> dans *l'Introduction à la médecine expérimentale*. Durkheim l'a reprise des sciences de la nature, en l'adaptant aux sciences humaines (l'idée de fait social) et en rappelant que le social explique le social, c'est-à-dire qu'on ne peut sortir des limites humaines pour expliquer un phénomène humain, ce qui exclut toute révélation, tout naturalisme et tout cosmologisme. Enfin Bachelard, dans *le Nouvel Esprit scientifique*<sup>18</sup>, a su, comme le montre Bourdieu dans *le Métier de sociologue*<sup>19</sup>, formaliser la démarche scientifique.

Le bel exemple de l'application stricte de la démarche scientifique c'est la thèse universitaire. C'est aussi le livre de Durkheim *Le Suicide*<sup>20</sup>. Nous nous en tiendrons comme exemples à deux livres : l'un, ancien, *L'Idéologie raciste, genèse et langage*

---

15 Laurent Vidal, *Faire de l'anthropologie*, Paris, Editions de la Découverte, 2010.

16 F. Bacon, *Novum Organum*, Paris, PUF, 1986

17 C. Bernard, *Introduction à la médecine expérimentale*, François Dagognet, 1988

18 G. Bachelard, *Le Nouvel Esprit scientifique*, Paris, PUF, 1946

19 P. Bourdieu, avec J.-C. Passeron et J.-C. Chamboredon, *Le Métier de sociologue*, Paris-La Haye, Mouton-Bordas, 1968

20 Durkheim, *Le suicide*, Paris, PUF, coll. «Quadrige», 2007

*actuel*, de Colette Guillaumin<sup>21</sup> et le second, récent, *La longue patience du peuple*, de Sophie Wahnich<sup>22</sup>.

La logique scientifique peut se décomposer en plusieurs phases : l'approche de terrain documentaire ou concret, la rupture épistémologique, la conceptualisation, la problématique (ou problématisation) et les hypothèses, la compréhension et l'explication explicites et implicites.

### *L'approche de terrain documentaire ou concret*

Elle présuppose le choix de l'objet de recherche qui est à la fois inconscient et conscient. En général, cet objet n'est pas imposé. C'est le chercheur qui se l'impose, le cernant plus ou moins objectivement. Il fut sans doute plus difficile pour Bergson de cerner le rire<sup>23</sup> que pour un(e) thésard(e) de circonscrire comme objet la fermeture des usines X. L'objet déterminé appelle en tout état de cause l'accumulation du matériau documentaire ou concret. Première accumulation, avec, le plus souvent, un classement plus ou moins rigoureux. L'élaboration future d'une théorie sur tel objet de type philosophique, anthropologique, sociologique ou historique fera appel à des documents livresques venus de théories déjà faites ou de réflexions diverses sur l'objet choisi. S'il s'agit d'un objet plus concret comme le suicide, il va de soi que l'emprunt à la statistique, aux études de cas etc. s'impose, au moins aujourd'hui (dans, par exemple, *les Suicides* de Jean Baechler<sup>24</sup>). A chaque fois qu'elle est possible, en sociologie ou en anthropologie une pré-enquête est lancée, pour recueillir quelques entretiens et des premières interrogations sont faites sur le terrain. Celles-ci sont aussi nécessaires dans le cas de l'histoire exigeant un premier travail non seulement sur les travaux déjà faits, mais sur archives, voire sur documents archéologiques.

Le premier matériau recueilli, concret ou documentaire, va servir d'assise à une première réflexion. C'est celle que Bachelard appelle la *doxa*, mais il semble un peu la mépriser, alors que la *doxa* c'est tout simplement l'opinion, celle que nous avons chaque jour sur des objets qui ne sont pas destinés à la recherche. Elle est essentielle pour le vécu quotidien individuel et collectif, comme l'ont montré Madame de Staël et Guizot, moins bien Stoetzel. Elle peut contenir sa part de vérité d'intuition, de sentiment et d'expérience. Elle n'est pas, nous l'avons dit, inférieure à la vérité scientifique, celle de la logique scientifique ou de la logique intellectuelle dans l'empirisme clinique. Elle est d'un autre ordre. La logique scientifique oblige à poursuivre, à quitter la *doxa*. Mais cela ne veut pas dire que, à tous les coups, elle produise, elle, la vérité vraie. Elle essaie d'approcher un peu plus d'une vérité démontrée.

### *La rupture épistémologique*

C'est Bachelard, après Bacon et après Durkheim, qui a su formuler ce qu'il appelle la rupture épistémologique. En quoi consiste-t-elle ? A rompre, autrement dit à s'écarter au maximum du terrain quel qu'il soit (documentaire ou concret) préalablement

---

21 C. Guillaumin, *Idéologie raciste, genèse et langage actuel*, Paris, Mouton, 1972, réédition Folio 2005

22 S. Wahnich, *La longue patience du peuple*, Paris, Payot, 2008

23 H. Bergson, *Le Rire*, Paris, PUF, 1959

24 J. Baechler, *Les suicides*, Paris, Calmann-Lévy, 1975

inventorié et connu, pour le penser, pour le problématiser et le conceptualiser. Nous l'avons dit, c'est ce qui se produit en partie dans l'empirisme clinique, l'une des démarches les plus courantes actuellement en sciences humaines et sociales aujourd'hui. C'est ce qui se produit aussi complètement que possible par exemple dans des ouvrages classiques comme *le Suicide* ou comme *l'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*<sup>25</sup>, ou, en histoire, dans les livres de Braudel, de Duby ou d'autres. Cela ne veut pas dire, à notre avis, que ces ouvrages soient supérieurs scientifiquement à ceux produits par l'empirisme clinique. Nous ne croyons guère, nous l'avons dit, à une supériorité en soi de la science, elle est une démarche parmi d'autres pour produire de la vérité (toujours approximative). Et nous pensons qu'outre des ouvrages de l'empirisme strict (l'interactionnisme si l'on veut, lorsqu'on le réduit à sa plus simple expression) qui, selon nous, ne sont pas ou guère scientifique (ce qui ne leur enlève pas tout intérêt) et des ouvrages à valeur scientifique incontestable parce qu'ils se sont efforcés de se soumettre aux réquisits de la science - ceux que nous tentons, ici, de rappeler -, il y a les ouvrages à valeur scientifique plus ou moins poussée, notamment ceux de l'empirisme clinique fréquents en sociologie et en anthropologie. En tout état de cause, il est impossible de prouver seulement par la causalité la nature d'un phénomène social ou socio-historique. Il est impossible de s'en tenir à l'interactionnisme pour l'expliquer. Il est possible de s'écarter progressivement du substrat concret ou abstrait qui a permis de le circonscrire, au point que la distance acquise permette de le penser. Il est possible enfin de rompre pour un temps avec le substrat concret ou abstrait qui apparemment le constitue, pour le problématiser, le conceptualiser, le rendre hypothétique (au sens de l'hypothèse), c'est-à-dire commencer à le comprendre et à l'expliquer. Enfin il est possible, à partir de problématisations, de conceptualisations et d'hypothèses déjà produites sur un objet abstrait de renouveler la ou les théories et théorisations qui, en l'ayant compris, ont tenté de l'expliquer

### *La problématique, la conceptualisation, la ou les hypothèses*

La problématique (ou problématisation) est un questionnement à l'objet de recherche. Non celui, en sociologie, de la pré-enquête s'il y en a eu une, mais un questionnement directement fait par le chercheur - et qui lui est propre - à son objet. Il est fait en langage ordinaire, mais c'est à partir de lui - aussi bien sur un objet concret qu'abstrait - que la conceptualisation est possible, c'est-à-dire l'articulation de concepts déjà produits - qui, en l'occurrence, peuvent recevoir une nouvelle définition, à condition que la précédente soit critiquée -, voire la création de nouveaux concepts. C'est très souvent d'un classement des questions de la problématique que s'induit la possibilité de choisir des concepts, sinon d'en proposer de nouveaux pour la recherche.

En fait, la conceptualisation, une fois construite, va «coiffer» la problématique et éventuellement la transformer au moins dans son langage. Elle sera conceptualisée.

On voit donc que la problématique a deux fonctions : questionner, mais aussi conceptualiser son questionnement.

C'est en ce lieu, à notre avis, que se glisse le problème du normatif. Une recherche en sciences humaines et sociales n'est jamais dénormativisée totalement. La neutralité axiologique est toujours approximative. Sophie Wahnich, pour tenter de comprendre les massacres de Septembre et la Terreur, cite René Char, poète qui fut résistant et dut opposer la terreur à la terreur. Du coup, elle peut, à partir de cet essai de dénormativisation, par un autre événement (la Résistance), analyser la place et le sens des événements révolutionnaires et même, parfois, les décrire dans toute leur horreur. Elle ne dénie pas cette horreur, mais, parce qu'elle travaille sur les subjectivités, elle en fait le terreau de son analyse.

Colette Guillaumin n'a pas procédé autrement à propos de l'idéologie raciste, conceptualisant la relation racisant/racisé, montrant les stigmatisations, etc.

Conceptualisation et problématique exigent une première réponse qui est la ou les hypothèses. Notons que, lorsqu'il s'agit d'un objet abstrait : le don et l'échange par exemple, la conceptualisation et la problématique s'ouvrent sur une réponse qui est celle-là même que provisoirement se donne le chercheur. Il n'y a pas nécessairement une pré-réponse hypothétique, mais une plus ou moins longue réponse qui rethéoriserait autrement l'objet choisi. Lorsque l'objet est concret, en général il y a une ou des hypothèses même implicites à partir desquelles le chercheur va enclencher sa démonstration. Par exemple, chez Sophie Wahnich dans *La longue patience du peuple*, l'hypothèse implicite nous semble être que les défaillances de la Législative face à des troubles et surtout face à Varennes ont contribué au 10 Août et surtout aux massacres de Septembre.

### *La compréhension et l'explication explicites et implicites*

La compréhension commence au questionnement (problématique), même si elle se dessine lors de l'examen du matériau sous sa forme de doxa (idols, préjugés, opinions). Lorsque le matériau est écarté provisoirement, la pensée du chercheur travaille sur l'objet de recherche, l'interroge, l'«encadre» de concepts articulés entre eux, autrement dit de théorie, théorisant du même coup sa problématisation. Enfin, s'il ne s'agit pas d'un objet abstrait, elle fait des hypothèses sur lui, pour pouvoir les démontrer.

Dans cette opération de compréhension progressive, intervient la causalité abstraite ou concrète (notamment au niveau des hypothèses), la dialectique et la question de l'inconscient. Celle-ci peut être remise à plus tard, puisqu'elle exige des hypothèses modifiées et des procédures de recherche particulières (en gros l'analyse de discours qui peut prendre différentes formes).

L'explication commence, accompagnée toujours et nécessairement de la compréhension, lorsque commence la démonstration. Mais elle exige d'abord, en sciences humaines, pour un objet concret, ce qu'on appelle mal une méthode, c'est-à-dire des procédures (entretiens, questionnaire, observations, etc.) qui permettent de compléter le premier recueil de matériau. C'est à partir de ce second recueil de matériau englobant d'ailleurs le premier (et la pré-enquête s'il y en a eu une) que peut se faire l'ex-

plication appelée démonstration. Par des phases successives, le chercheur tente de démontrer globalement son (ses) hypothèses, autrement dit d'expliquer son objet de recherche tel qu'il le conçoit et tente de le vérifier. Bien sûr, la ou les hypothèses peuvent changer en cours de route, sous l'effet de la démonstration/explication. L'idée qu'elle ou elles concorderont absolument avec cette explication est un fantasme. Il est évident que Colette Guillaumin n'a pas démontré absolument que l'idéologie raciste «travaillait» la conscience sociale. Sophie Wahnich n'a pas démontré absolument que «la longue patience du peuple» n'avait pu tenir devant les attitudes de la Législative. Mais elles ont fait avancer la vérité, l'une sur le racisme, l'autre sur la période 1791-1793 de la Révolution.

Chez Colette Guillaumin, il y a, dans l'explication, recours très directement au sens, c'est-à-dire à l'inconscient. C'est vrai aussi chez Sophie Wahnich, mais dans une moindre mesure. Guillaumin montre que le racisme est enclos dans le langage : «la charmante madame X...», alors que, dans le même texte, monsieur Y ne reçoit aucun qualificatif ; «le Noir Mamadou», mais jamais «le Blanc Robert» par exemple. C'est à notre avis, à partir de l'hypothèse que le racisme fait partie de l'inconscient social (ce qui ne le déresponsabilise pas pour autant, puisqu'il devient conscient c'est-à-dire choisi) que, complétant son hypothèse de départ : le racisme «travaille» la conscience sociale; elle ajoute une explication implicite à son explication explicite.

La logique scientifique est le lot quotidien des chercheurs en sciences humaines et sociales et en sciences exactes. Certes les objets de recherche des chercheurs en sciences humaines n'ont pas la consistance, la stabilité de ceux des chercheurs en sciences exactes. Mais la logique qui permet de les comprendre et de les expliquer n'est pas, contrairement à ce que semble penser et dire Levi-Straus, radicalement différente en sciences humaines et en sciences exactes. En sciences humaines, elle doit s'adapter à son objet de recherche pour le comprendre et l'expliquer, pouvant aller - parce qu'il s'agit d'objets humains ou d'objets (d') humains - jusqu'à sonder l'implicite (l'inconscient).

(Enfin il aurait fallu en venir au Max Weber des *Essais sur le théorie de la science*<sup>26</sup> et sur sa conception de l'idéal-type. On sait que Weber construit l'idéal-type à partir de traits empruntés à l'observation ou à la connaissance d'un phénomène : par exemple l'idéal-type du jeune entrepreneur capitaliste sous l'Ancien Régime, qui n'a jamais sans doute existé comme tel. Weber se sert aussi de l'idéal-type pour donner la «figure» d'un événement à partir de ce qui se serait passé éventuellement s'il avait eu lieu autrement. Ce qui lui permet de repérer dans le réel accompli des «oublis» du chercheur. Par exemple, que se serait-il passé, dit Weber, si la bataille de Waterloo avait été gagné par Napoléon ?

Si pertinent soit-il, l'idéal-type ne semble guère solliciter les chercheurs. Il pose le problème de la compréhension des classements (Comment classer les phénomènes, les événements, les savoirs ?), problème que l'on trouve abordé dans l'ouvrage de Monique Selim et Gérard Althabe *Démarches et parcours en ethnologie*<sup>27</sup>.)

Prétendre, sur le rapport entre logique intellectuelle, logique empirique et logique scientifique, donner une conclusion serait, pour le moins, excessif. Tout au plus pou-

---

26 Plon, 1917 (1<sup>o</sup> édition)

27 aux Editions L'harmattan, 2001

vons-nous dire que, partant des rapports entre logique intellectuelle et logique empirique, nous tentons de mettre au jour une logique empirique qui n'est pas scientifique et ne se prétend pas telle dans le quotidien (même si elle requiert de la réflexion) et qui se prétend telle en sciences humaines et sociales (alors qu'elle l'est fort peu). Nous insistons en sciences humaines sur ce que nous appelons l'empirisme clinique ou critique (fort utilisé aujourd'hui) qui fait intervenir une certaine distanciation par rapport au matériau de terrain, mais ne cherche pas réellement, dans ce qu'il considère comme une première étape, une conceptualisation, encore moins une théorisation. Incontestablement cet empirisme clinique a valeur scientifique, puisqu'il obéit en partie aux réquisits de la science. Ensuite la question que nous nous posons est de savoir si la logique intellectuelle peut «fonctionner» sans ou plutôt avec très peu de logique empirique. La réponse est oui, selon nous, à condition d'admettre, en philosophie, en droit, en théorie anthropologique, sociologique ou historique, un minimum d'expérience du chercheur. Enfin, nous abordons la logique scientifique, à laquelle nous n'accordons aucune supériorité, mais dont nous pensons qu'il faut respecter assez strictement les réquisits si l'on veut poursuivre le travail de l'empirisme clinique (qui est aussi, à suivre Pierre Jacob, un empirisme logique).

Si l'on veut des exemples et des noms, nous dirons qu'appartient à l'empirisme strict (ni logique, ni clinique et guère scientifique) une bonne partie de l'oeuvre de Raymond Boudon<sup>28</sup>, en bonne part celle de Michel Crozier<sup>29</sup>, celle d'Erving Goffman<sup>30</sup>, et ce que produit la sociologie américaine (sauf Wright Mills<sup>31</sup>), ce qui, répétons-le, ne leur enlève pas leur intérêt réel. Relèvent de l'empirisme clinique la plupart des travaux en anthropologie et en sociologie aujourd'hui (au hasard ceux de Laurent Bazin sur la Côte d'Ivoire et sur l'Ouzbékistan, de Nicole-Claude Mathieu sur le sexe et le genre, les nôtres notamment sur les SDF). La logique intellectuelle sans ou avec très peu d'empirisme nourrit la philosophie, le droit et les théories anthropologiques et sociologiques (les vraies : celles de Marx, de Durkheim, de Mauss, de Weber, de Bourdieu, de Touraine, avec toutes les critiques qu'on peut leur adresser). beaucoup moins les travaux de Merton et de Parsons, contrairement, à notre avis, à ce que Habermas<sup>32</sup> dit de Parsons. Enfin la logique scientifique apparaît modestement mais fermement dans les travaux de Colette Guillamin, de Sophie Wahnich, mais aussi dans ceux de Monique Selim, de Gérard Althabe<sup>33</sup> (aujourd'hui décédé), (manifestant à la fois rupture épistémologique, problématisation, hypothèse, compréhension et explication (démonstration).) Répétons-le encore, ces travaux ne sont pas pour autant supérieurs aux précédents, comme on peut le constater par exemple en se référant aux travaux «empiriques» de Durkheim ou de Weber.

Rappelons, pour finir, que le cumul des connaissances ne se fait, dans le domaine scientifique, que par la conceptualisation et la théorisation, et non par l'accumulation de faits même exacts. Que ces derniers soient nécessaires à la réflexion, à la pensée

---

28 R. Boudon, *La logique du social*, Paris, Hachette, 1979

29 M. Crozier, *L'acteur et le sphinx*, Paris, Seuil, 1975

30 E. Goffman, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1967

31 C. Wright Mills, *L'imagination sociologique*, Paris, La Découverte, coll. Poches sciences, 2006

32 J. Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel*, Tome I, Paris, Fayard, 1987

33 G. Althabe, *Oppression et libération dans l'imaginaire*, Paris, La Découverte, 2002 (1<sup>o</sup> éd. Maspéro, 1975)

et donc à la production de connaissances, comme le montre Claude Lefort, nous n'en doutons pas. Mais c'est le travail de la pensée sur eux (qu'ils soient abstraits ou concrets) qui les produit comme oeuvre de connaissance.